

tion qui devait atteindre, sous Louis-le-Grand, son plus haut degré de splendeur. Époque à jamais mémorable, le dix-septième siècle se vit couronné, par la main de la France, de l'aurole de toutes les gloires.

Arrêtons-nous ici, Mesdames et Messieurs, car c'est sous les auspices de ce grand siècle que la Providence voulut placer notre berceau. Cent années plus tôt, on voulait coloniser le Canada, mais toutes tentatives furent vaines. Il fallait un génie comme celui du grand Richelieu pour présider à la naissance de notre peuple. Et le même lustre qui éclaira la naissance de Bossuet, de Louis XIV, de Condé, de Corneille, devait aussi éclairer la première heure de notre existence. Ainsi notre berceau fut couvert de toutes les fleurs de l'éloquence et de la poésie; le peuple canadien, enfant, fut bercé aux chants harmonieux de Fénelon, de Racine et de Lafontaine. Si plus tard, ce royal enfant est abreuvé d'amertume par une cour sans entrailles; s'il se voit arraché des bras de sa mère-patrie; s'il est éprouvé au creuset de l'adversité; s'il teint de son sang les épines du sentier qu'il parcourt, ce sang dont il a marqué tous ses pas qu'il a versé par torrents, ce sang ne laisse pas de faire battre son cœur d'élan nobles et généreux, d'entretenir en lui la vie, la valeur et la noblesse de ses aïeux.

Fils d'une aussi illustre origine, le peuple canadien serait-il destiné à languir sans force et sans gloire sur le sol de l'Amérique? Semence précieuse, tombée de l'arbre majestueux qui ombrage l'Europe, n'a-t-il pas en lui le condiment nécessaire à produire sur une nouvelle terre un arbre aussi beau et aussi puissant que celui duquel il est tombé? Descendant d'une race aux grandes destinées, sera-t-il englouti, absorbé, anéanti par des races étrangères? N'est-il pas au contraire destiné à poursuivre, de ce côté de l'Océan, la fonction évangélique et civilisatrice que ses pères ont opérée dans le vieux monde? C'est là, Mesdames et Messieurs, ce qu'il nous est permis d'espérer légitimement; c'est ce que nous devons même espérer avec une confiance inébranlable; c'est là que doivent tendre tous nos efforts; sans quoi nous pourrions être taxés de faiblesse et de pusillanimité. Oui, ce serait nous montrer indignes de nos pères et de nous-mêmes, que de ne pas atteindre le but que nous imposent notre origine et les traditions de la noble race à laquelle nous appartenons!

Les peuples, pourrait-on objecter, perdent presque toujours, après quelques siècles d'existence, cette grandeur, cette puissance, et cette noblesse qui longtemps les avaient fait arbitres des autres nations. L'histoire ne nous montre-t-elle pas, à chaque page, un de ces fameux peuples de la veille qui le lendemain traînaient misérablement une existence stérile? Ne nous présente-t-elle pas quelquefois le rejeton d'une grande nation qui déjà se décompose et tombe en décadence, même avant d'avoir acquis les marques de la virilité?

Devant ces grands spectacles, il est vrai, nous sommes tentés de conclure que le génie des peuples ne se transmet pas, et que la noblesse des origines n'est pas une indice de la grandeur des destinées. Cependant, une étude plus sérieuse de la constitution des peuples et de l'économie sociale, une vue plus profonde des grandes leçons du passé, va nous instruire de ce qui cause ces ruines. En effet, que l'on étudie bien l'histoire de ce peuple la veille de sa chute, et l'on verra qu'il s'est lui-même rendu indigne de sa mission; que le vice l'a ruiné, comme il ruine quelquefois les familles; qu'il s'est abâtardi en se livrant à la débauche, en oubliant ses devoirs et en se laissant balloter au vent délétaire de l'impunité. Que l'on fusse l'autopsie de ce cadavre et l'on verra que l'irreligion et l'immoralité ont pénétré ses chairs, qu'ils ont rongé tous ses nerfs; que le poison a caillé le sang de ses veines, et l'a jeté par terre, sans vie, pour être broyé sous les pieds du despotisme ou déchiré par l'anarchie.

Mais tel n'est pas, Dieu merci, l'état du peuple canadien! La sève nourrissante du Catholicisme a, dès le berceau, passé dans tous ses membres; lui a donné, avec la vigueur de la jeunesse, toute la force de l'âge mûr. Si la vieille France, ou plutôt la tourbe impie de ses demi-savants, de ses romanciers, de ses utopistes et de ses brigands, a quelquefois été frappée de vertige, le peuple canadien a été, pendant ce temps, purifié comme un or précieux au creuset de l'épreuve; il a été régénéré dans le sang de ses héros et de ses martyrs.

Ayant toujours méprisé la mollesse, les délices empoisonnées des peuples corrompus, les doctrines perverses du dernier siècle, il s'est conservé sain de cœur et d'esprit.

Oui, notre origine est pour nous un gage certain de notre grandeur future! Tout se réunit pour le constater. Les premiers colons du Canada furent choisis parmi ce que la France avait de plus religieux, de plus respectable, et je dirai même de plus noble. En effet, jamais peuple ne fut constitué avec plus de sagesse et de sollicitude que le peuple canadien. Nos pères furent pour la plupart des guerriers valeureux, choisis dans les rangs des plus fiers bataillons que la France eût sous ses drapeaux. Plusieurs d'entr'eux furent pris dans les rangs de la noblesse, mais de cette noblesse qui conserva les vertus chevaleresques de ses pères, de cette noblesse qui savait encore se dévouer pour la patrie. D'autres enfin venaient des campagnes de la France, emportant avec eux toutes les vertus du hameau pour en doter le nouveau pays. Car, Mesdames et Messieurs, il est des vertus qui ne se trouvent que sous le chaume; et il fallait au Canada des paysans français avec leur ferveur, leur bon sens et leur simplicité, afin qu'il ne manquât rien au caractère du jeune peuple. Ces trois éléments d'élite formèrent une société d'élite où tous étaient des héros. Héros dans la guerre par leur bravoure indomptable! héros au foyer domestique par leur abnégation, leur esprit de sacrifice; héros dans l'œuvre ardue de la colonisation; héros au milieu des forêts et des précipices comme pionniers de la civilisation. Nos mères, je le dis avec un orgueil bien légitime, nos mères furent de ces nobles femmes qui, comme Mesdames de Verchères, virent quelque fois fuir devant elles des bataillons d'ennemis, ou bien de ces femmes choisies dans les cloîtres français, d'où elles apportèrent pour dot une éducation soignée, des mœurs d'une douceur, d'une beauté exquises, un cœur façonné par la main de la religion, une âme ornée de la fleur de toutes les vertus.

Telle fut d'abord la femme canadienne, et ce sera toujours un bonheur pour nous de le répéter, tandis que tout change en ce monde, la femme canadienne n'a presque pas changé. C'est toujours ce noble type que nous sommes heureux de retrouver; c'est toujours la compatriote de Mesdames Elizabeth de France, de Sevigné, etc. C'est encore l'amie joviale et spirituelle de nos salons, le conseiller ingénieux, la compagne fidèle, dévouée dans les mauvais jours et les moments terribles de l'épreuve; c'est enfin l'ange de douceur assis au foyer domestique, distribuant cette parfaite éducation qui élève les peuples; l'ange qui console et qui prie, lorsque le cœur a besoin de prières et de consolations. Vertus suaves que l'on admire! Gages précieux de notre grandeur future! Car, comme l'ont proclamé tous les moralistes, c'est la femme qui règle les mœurs de la société. Quelle soit religieuse, chaste, vertueuse, ennemie du fuste et des vains plaisirs; que les qualités domestiques brillent dans toute sa personne; et la société sera honnête, vertueuse, bien réglée.

Lorsque nous pouvons remonter à de si nobles aïeux; lorsque l'origine de notre peuple présente un caractère de grandeur, peut être unique dans l'histoire; lorsque la source d'où nous sortons n'a jamais été infectée par aucune souillure, y aura-t-il de la présomption, pour nous, de supposer à notre nation un avenir glorieux? Non, Mesdames et Mes-